

Femmes, corps et âme

Numéro 37, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/9855ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1996). Femmes, corps et âme. *Espace Sculpture*, (37), 37–40.

Femmes corps et âme

«Je me demande ce que je fais
sur cette planète
je suis
comme depuis 12 milliards d'années
poussière de vie
répandue par tout l'univers
qui tourne la page
parle quand j'écris
dicte mes paroles»

— CLAUDINE BERTRAND¹

Pascale Archambault,
Corps de femme forte,
1996. Plâtre patiné.
Photo : Pierre
Soulard. Courtoisie
du Musée de la
civilisation, Québec.

Inaugurée le 8 mars dernier, l'exposition *Femmes, corps et âme* retrace une certaine histoire de la libération et de l'oppression des femmes depuis des millénaires et ce, à travers plusieurs systèmes politiques, sociaux, religieux et culturels. Une exposition audacieuse, grave et dérangeante à maints égards, tant par son contenu que par une mise en situation spectaculaire qui renforce le propos et jette un éclairage percutant sur ce "théâtre de la mémoire". La mise en exposition a été confiée à deux artistes de la scène, Alice Ronfard et Danièle Lévesque, assistées de Andrea Hauenschild et de Lise Bertrand. Elles ont conçu moins une exposition qu'une «œuvre expérimentale, une exploration artistique de l'identité féminine dans un itinéraire symbolique, sans chronologie, visant à créer des frictions et des images fortes, visions de femmes occidentales sur l'histoire».² Ponctué de textes signés Hélène Pedneault, le parcours est divisé en cinq zones, à la fois distinctes et imbriquées : *Le silence des femmes*, *L'oppression*, *Les deux moitiés du ciel*, *La libération*, et *La parole des femmes*. Cette parole se manifeste entre autres dans un court métrage de Léa Pool intitulé *Lettre à ma fille*.

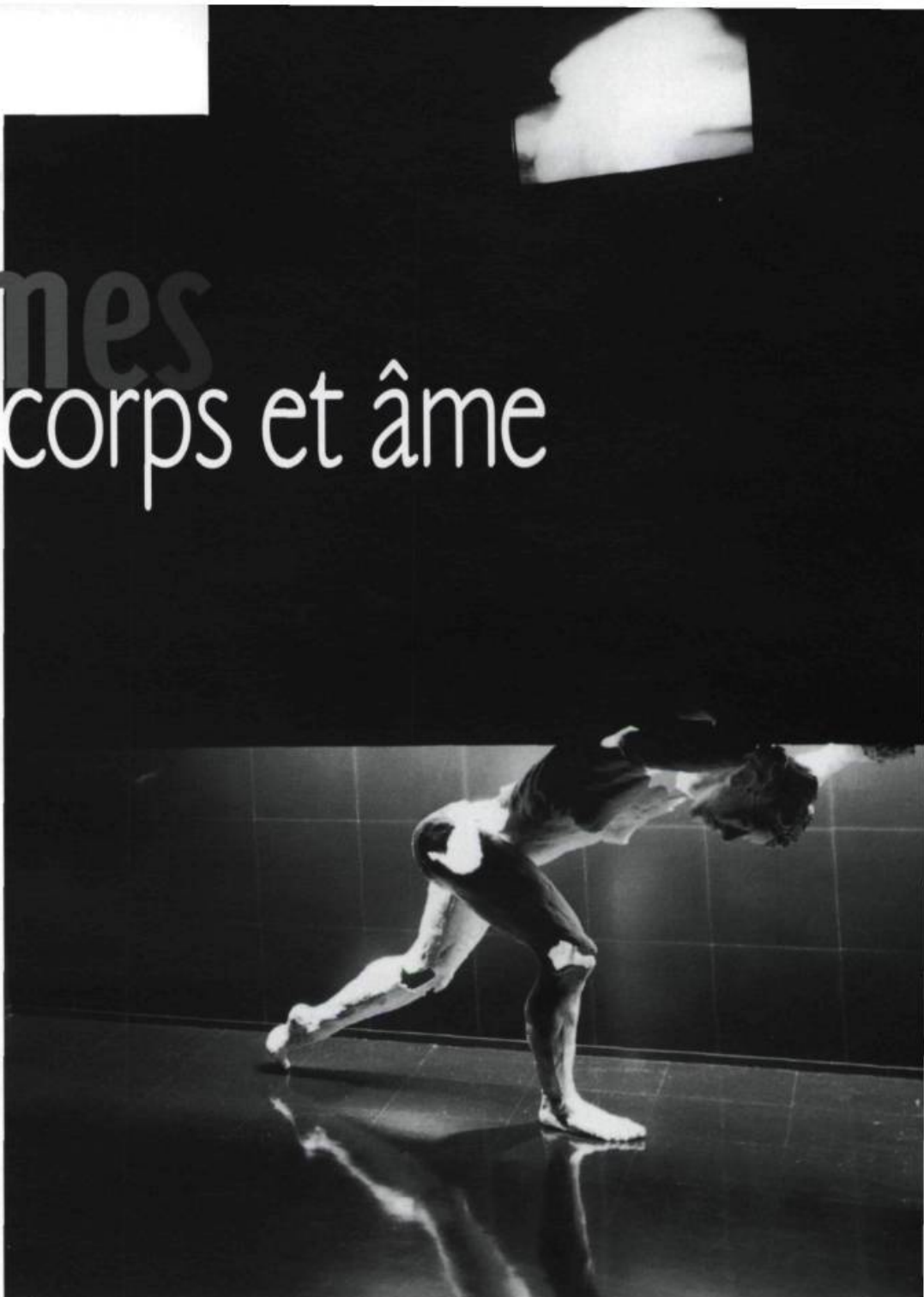
C'est par le biais du corps, lieu d'inscription de toutes les luttes et de toutes les

victoires, que se développe la thématique : «corps imaginé (les contraintes physiques), corps humilié (la prostitution et la pornographie), corps anéanti (la violence), corps mutilé (l'excision), mais aussi corps épanoui (la sexualité féminine), corps en

L'histoire des femmes ne serait-elle pas un artefact. en ce sens qu'elle a été transformée par la volonté humaine. J'ai voulu que cette exposition soit une exploration artistique de l'identité féminine. (ALICE RONFARD)

mouvement (force et dynamisme du corps physique), corps en contrôle (le contrôle de la reproduction) et le corps sensuel (l'érotisme défini au féminin)».³

L'événement, à caractère multidisciplinaire, utilise tour à tour l'écriture et la photographie⁴, le film et l'installation. La sculpture contemporaine y tient une place importante avec des œuvres de Dominique Morel, Violette Dionne et Pascale Archambault. À cette dernière, on a confié le mandat de réaliser des figures qui, réparties en divers points de la salle, illustrent les thématiques de l'exposition. Archambault a créé huit corps féminins grandeur nature, nus et blancs. D'abord sculptés dans l'argile à partir de modèles vivants, ils ont été moulés en gypse armé de fibre de verre. L'artiste a cherché à sortir des stéréotypes et des idéalizations, et donne à voir des types de femmes tels qu'on les retrouve dans la réalité : une femme jeune, une femme



âgée, une femme grasse, etc. Au-delà des contraintes qu'impose toute commande, Archambault a tenté de personnaliser ses œuvres et de les inscrire dans le prolongement de la démarche qu'elle poursuit depuis plusieurs années. Une démarche où le corps justement est omniprésent, tantôt dans des bustes commémoratifs comme au Monument National, tantôt dans des sculptures et des installations sur le thème de la sexualité.

Tout comme l'histoire des femmes, cette exposition soulève de nombreuses questions liées à la perception et à la représentation. (ANDREA HAUENSCHILD)

Les corps, ici, dévoilent l'intimité de l'être, ils sont des véhicules de l'intérieur, des signes de l'âme. En jouant sur les poses et sur un effet de texture prononcé, Archambault individualise chacun des personnages qui devient un archétype de divers aspects de la condition féminine. Chaque femme est unique, différenciée,

actrices et témoins de leur histoire commune, tout en évitant de présenter une vision stéréotypée du corps féminin.»

À l'entrée de la salle, un corps couché sur une table noire se reflète dans un plexiglas placé en oblique. Il s'agit d'une toute jeune fille, à peine sortie de la puberté. Un être vulnérable, qui n'a pas encore de contrôle sur sa vie, sur son propre corps. L'œuvre symbolise la naïveté, le commencement de la vie, cet état de beauté de la jeunesse, le début de la féminité. Dort-elle? Est-elle malade ou morte? On ne sait. Elle est allongée à proximité d'une vitrine où une trentaine d'objets illustrent le *Silence des femmes* à travers les époques : statuettes, masque de reine nigérien, poupée de fertilité, madones, amulettes, et fantôme obstétrique (un corps de femme sans tête et sans membres, aux organes apparents, servant aux étudiants en médecine au XIX^e siècle). Plus loin, une femme assise et une femme debout sont postées en parallèle, en regard l'une de l'autre : symboles de l'oppression et de l'émancipation. Elles représentent une forme de beauté, une beauté *réelle* qui se déploie en dehors du carcan du modèle idéal. Elles disent que cette beauté existe, même dans un corps plus gras que la "norme", même dans un corps vieilli.

Dans deux des huit alcôves qui se succèdent tout autour de la salle, une femme enceinte et une danseuse symbolisent la libération. L'enfantement qui, pour certaines femmes, constitue un geste de liberté, un état voulu et assumé; à l'opposé, la femme qui danse, mince et musclée, à l'aise et bien dans sa peau, la femme en mouvement. Dans une autre antichambre, la femme à l'entonnoir fait référence à la pratique de gavage en Mauritanie. En plus de gonfler les corps pour les ajuster aux normes en vigueur, il s'agit souvent, précise Archambault, de très jeunes femmes qui, mariées à des hommes âgés, vieillissent ainsi plus rapidement. Contrastant avec le corset, le buste démontre que la quête de la beauté peut mener aux pires excès, que ce soit les femmes girafes africaines ou les chirurgies esthétiques des femmes occidentales.

Fixée à une roue, la femme écartelée renvoie à l'œuvre de Léonard de Vinci où l'homme devient le centre et la mesure de l'univers. La femme ici, toutefois, loin d'être libérée, est enfermée dans une cage vitrée qui rappelle la chambrette d'un

"peep show". Une référence à la pornographie renforcée par l'alignement de combinés de téléphones et par l'amoncellement de pièces de monnaie sur le sol. Un tire-bottes en forme de femme renforce l'aspect d'aviissement, tandis qu'un éclair-



rage au néon bleuté confère à la scène une dimension froide et dramatique.

De la Vénus de Willendorf à la poupée Barbie, du mythe à la réalité, le corps, le signe, la parole toujours s'incarnent.

(DANIELE LÈVESQUE)

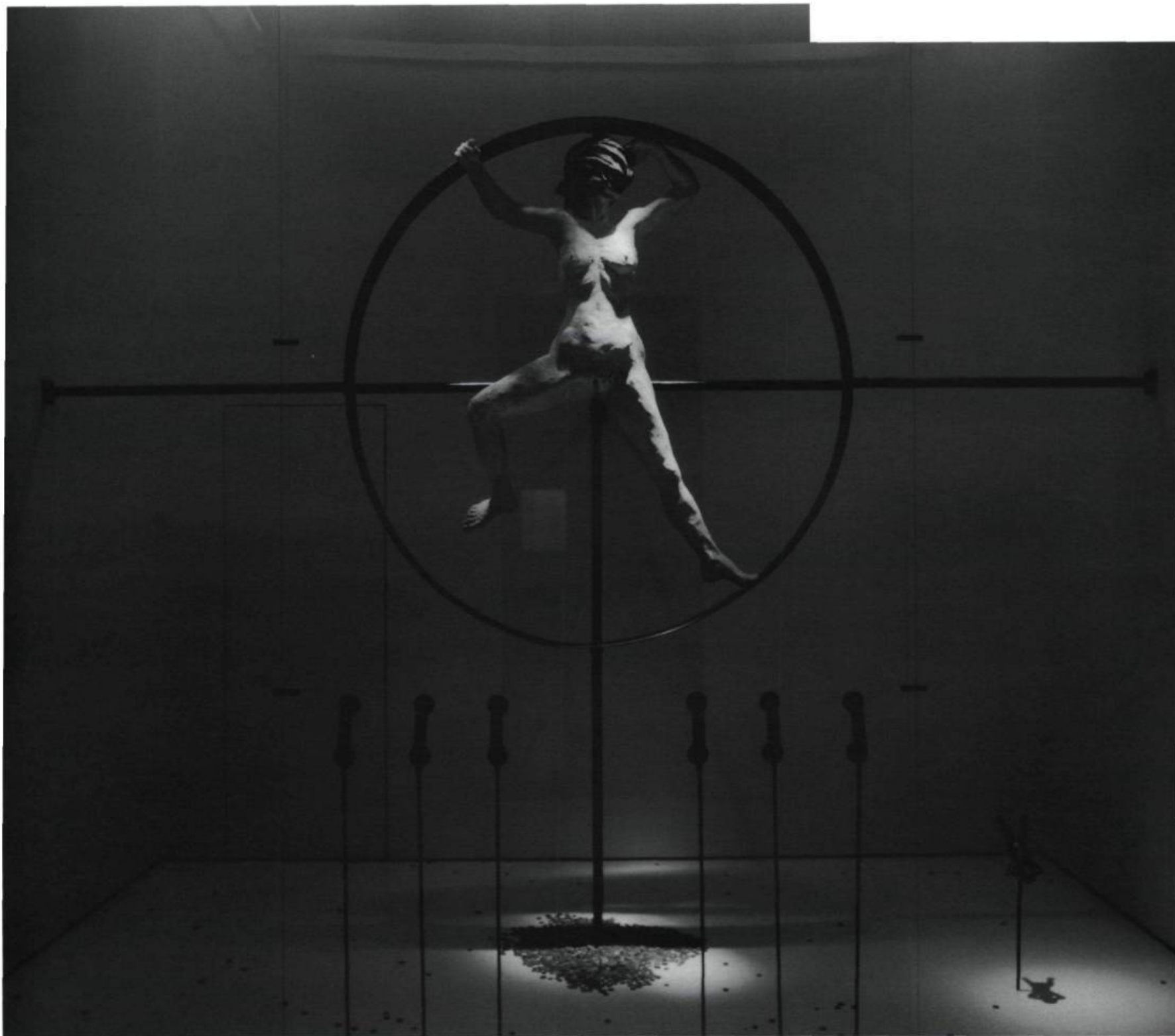
La dernière sculpture de Pascale Archambault montre une femme qui porte un mur sur ses épaules. Inscrite dans la section des athlètes, c'est l'image de la force et de la puissance telle que présentée par les cariatides antiques. Sur le mur, un écran diffuse une performance de Louise Lecavalier qui danse avec énergie en soulevant son partenaire. Malgré qu'elles aient été élaborées en vue d'illustrer un propos bien précis, «toutes ces sculptures, précise Archambault, en sont venues à atteindre une existence autonome des thèmes et des modèles qui les ont inspirées. J'y ai mis ce que je considère essentiel à ma sculpture, soit de provoquer une émotion chez le regardeur et

Fantôme obstétrique, vers 1877. France. Bois, caoutchouc, métal. Collection Michael Welles Propper, M.D. Nashville, États-Unis. Masque, reine des femmes, vers 1960. Nigeria. Bois, kaolin. Collection privée, Montréal. Photo : Pierre Soulard. Courtoisie du Musée de la civilisation, Québec.

Pascale Archambault, Corps féminin couché, 1996. Plâtre patiné. Photo : Yvan Binet.



mais elle est contextualisée dans un ensemble qui questionne l'idéal féminin dans des rapports de force/faiblesse, de jeunesse/vieillesse, d'oppression/libération : «J'ai cherché, précise l'artiste, à représenter des femmes qui soient à la fois



Pascale Archambault, *Corps féminin écartelé*, 1996, Plâtre patiné. Photo : Pierre Soulard. Courtoisie du Musée de la civilisation, Québec.

de créer du mouvement dans la stabilité».

Les oeuvres de Dionne et de Morel sont placées au centre de la salle, dans la zone intermédiaire surélevée intitulée, *Les deux moitiés du ciel*: «un espace de repos, d'espoir et de contemplation sur les relations entre les humains dans la vie quotidienne». Les *Quatre momies qui s'ouvrent*, explique Dominique Morel, «parlent du corps comme contenant/indice de la forme de l'âme. Chaque momie s'ouvre de façon

Que cette exposition soit un lieu de mémoire, afin qu'il ne puisse y avoir de retour en arrière.

(LISE BERTRAND)

différente, représentant différents modes de libération. Celle en cuir et fourrure, c'est la cage dorée, confortable à l'intérieur, tandis que l'extérieur bouloigné, vissé comme dans la chair, fait penser à quelque chose d'étouffant, tel un carcan ou un élément de torture. La momie en corde recèle un personnage — la figure-furie conçue par Violette Dionne —, qui semble hurler et se débattre pour s'évader de cette prison qui l'enserme. La troisième est un mur en forme



Dominique Morel,
Quatre momies qui s'ouvrent, 1996.
Matériaux mixtes.
Photo : Yvan Binet.

Violette Dionne,
Femmes, 1996. Détail.
Béton. H. : 40 cm/ch.
Photo : Yvan Binet.

gagné, elle ne l'affiche pas nécessairement. Qui peut dire ? Disséminées dans la foule des statuette, elle figure la libération à divers degrés. La *furie* c'est la femme militante, tonnante, revendiquant. C'est aussi

Femmes, corps et âme est la première exposition pensée par des artistes à se tenir au Musée de la civilisation⁵. «Nous sommes bien en présence d'une oeuvre d'art signée, écrit Régis Tremblay, personnalisée, mais d'une portée illimitée. Pour la première fois, une exposition de ce genre fait éclater les contraintes didactiques pour créer une scène lyrique où tout raconte une histoire poignante, un opéra de symboles criants, chargés d'émotions et de résonances.»⁶ Une exposition où la sculpture devient une oeuvre d'intégration à une autre oeuvre, à la fois autonome et fragment d'un corpus global. Une sculpture qui, à l'instar de la thématique de l'événement, parle haut et fort le langage des femmes, et celui de l'art. ■

Femmes, corps et âme
Musée de la civilisation, Québec
8 mars 1996 - 2 mars 1997

NOTES :

1. Claudine Bertrand, «Ma vie est loin d'ici», collectif *Femmes, corps et âme*, XYZ Éditeur et Musée de la civilisation, 1996, p. 28.
2. Serge Poulin, communiqué de presse.
3. *Ibid.*
4. Des photographies de Annegret Soltan.
5. À l'occasion de l'événement, le Musée de la civilisation a organisé une série de manifestations (débat, forums, conférences, spectacles...), *Le langage des femmes*, qui s'est tenue du 4 au 17 mars dernier. De plus le Musée a publié, en collaboration avec XYZ Éditeur, un recueil de textes, *Femmes, corps et âme*, signés par onze femmes; il a collaboré également avec l'Ensemble Nouvelle-France pour lancer un album d'oeuvres musicales écrites par des femmes, *Les Musiques de l'Anima. Du XII^e siècle à nos jours*. En outre, le Musée s'est associé au colloque international *La recherche féministe dans la francophonie. État de la situation et pistes de collaboration*, qui se tient à l'Université Laval, du 24 au 28 septembre 1996.
6. Régis Tremblay, «Tours de force et traits de génie», *Le Soleil*, 9 mars 1996, p. D-15.



de momie, un mur qu'il faut défoncer pour se libérer; la quatrième est une coquille, légèrement entrouverte sur toute sa longueur. De l'intérieur surgit la lumière, symbole de la libération de l'esprit des femmes».

Les cinq prototypes imaginés par Violette Dionne sont un hommage «à toutes les femmes de l'histoire qui ont su se tailler un espace de création, dans les sphères publiques ou privées». «La mère, précise l'artiste, avec son air contraint ou vaguement ébahi, le bébé endormi au bras, n'a en apparence rien d'une héroïne. C'en est néanmoins peut-être une; ce qu'elle a

celle dont les forces se concentrent et se mobilisent : bouche ouverte mais poings serrés. La *connaissance* a des allures de séductrice, avec son regard oblique, son sens du jeu et sa vivacité d'esprit. Ses charmes, cependant, se confondent avec la chouette qu'elle arbore comme symbole du savoir rationnel. La *tradition* est comme un pilier qui aurait le pouvoir d'osciller, toute véritable sagesse exigeant l'examen attentif et vigilant des éléments en présence. La *porteuse de lyre*, c'est l'artiste. Marginale avec son visage minuscule et son corps ondulant, elle fraie discrètement mais sûrement son chemin à travers la foule.»